

## ÉDITORIAL

À la dernière Convention des directeurs de journaux des États-Unis, il a été question des difficultés de la presse écrite. Là-bas comme ici, on déplore les effets d'une mauvaise conjoncture économique, la chute des revenus publicitaires, la baisse du nombre de lecteurs... Là-bas comme ici, ce qui inquiète le plus, c'est ce que révèlent diverses enquêtes : la désaffection des lecteurs est due à un manque de crédibilité des médias et à un "discours politique éviscéré". Sous le faux prétexte de l'objectivité sévissent en réalité des analyses du fait politique et social convenues, uniformes, superficielles, dont le ton souvent péremptoire et les formules à l'emporte-pièce n'arrivent pas à dissimuler les pseudo-engagements et l'absence de convictions. En résumé la presse, molle et insidieuse propagandiste d'un conformisme, n'intéresse pas l'opinion et entretient l'apathie politique. L'écrit journalistique, à n'exprimer qu'un point de vue, finit par n'en exprimer aucun !

À cette dernière remarque, bon nombre de nos lecteurs ont identifié le clou que cet éditorial veut enfoncer ! Que ceux qui pourraient considérer ce qui va suivre - tant ils connaissent - comme relevant de la litanie et de l'incantation, veuillent bien convenir de la nécessité de le préciser encore. À en juger, en effet, par ce qui en est reçu d'une manière générale ou repris et mutilé par ceux qui en font état pour le combattre et le fustiger, ce n'est pas dévoyer le rôle de cette revue que d'y exposer encore et toujours ce qui fonde le discours et l'action de l'AFL en matière d'apprentissage de la lecture et de l'écriture, à savoir la nature et les fonctions de l'écrit.

En outre, cet éditorial est né d'une coïncidence. Son auteur, des lectures consécutives du compte-rendu de cette convention new-yorkaise et d'un chapitre du nouveau livre de Jean Foucambert<sup>1</sup>, a retiré l'impression que ce qu'exposaient l'un et l'autre n'était pas sans rapport.

Dans notre précédent numéro, René Louis Le Goff exprimait la conviction qu'une meilleure connaissance, par les enseignants, de la nature de l'écrit contribuerait à modifier leur pédagogie de la lecture<sup>2</sup>. Ajoutons que celle de ses fonctions y concourrait aussi, tant il est vrai qu'il ne saurait y avoir apprentissage de l'écrit sans, dès le début, confrontation à ce qu'il est. C'est cela que veut exprimer le slogan : "On apprend à lire en lisant".

C'est à tort qu'on présente aux enfants, dans un souci pédagogique de fonctionnalité, l'écrit essentiellement comme un moyen d'expression et de communication ou encore d'évasion. Certes, il a ces fonctions mais de moins en moins car ce n'est sûrement pas là que réside sa spécificité par rapport aux autres médias.

Langage oral et langage écrit sont instruments d'abstraction, instruments de pensée. Mais le premier, parce qu'il s'effectue dans la linéarité du temps et l'éphémère de "*ce qui est en train de se faire*", n'existe donc jamais dans son entier alors que le second, parce qu'il "*donne tout en une fois*", se construit et s'explore nécessairement dans la cohérence qu'exigent sa totalité et sa permanence dans l'espace. La parole est l'outil de la pensée qui s'élabore. L'écriture opère sur cette pensée. La restituant dans son entier, elle la cite et la présente autrement ; l'organisant, elle la distancie et procède pour l'interpréter à des choix qui exigent et permettent un recul et expriment une vision, une conception, une théorie... un point de vue. Le langage écrit est "*une symbolisation au second degré, (...) l'algèbre du langage*" dit Vygotski<sup>3</sup>, "*une domestication de la pensée sauvage*" selon Goody<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> **L'enfant, le maître et la lecture.** Jean Foucambert. Nathan.

<sup>2</sup> **Des problèmes anciens.** René Louis Le Goff. A.L. n°44, déc.93, p.70.

<sup>3</sup> **Pensée et langage.** Vygotski. Ed. Sociales. Messidor

<sup>4</sup> **La raison graphique.** Jack Goody. Ed. de Minuit.

C'est cela qui caractérise l'écrit et qui fait dire à Jean Foucambert que l'écriture est "*le moyen de construire un point de vue*" et la lecture une "*recherche du point de vue*". Cette capacité particulière de l'écrit de faire accéder, par une forme singulière du langage, à un processus d'analyse et de compréhension et donc à une "connaissance" et à un pouvoir, en détermine de plus en plus l'usage... Du moins de la part de ceux qui sont "lecteurs" parce que leur "histoire" leur a donné à connaître cette vertu et leur fait éprouver le besoin d'en user. Augmenter le nombre de lecteurs, en essayant de réunir les conditions d'un apprentissage de la lecture et de l'écriture impliquant ce type de recours à l'écrit, c'est faire en sorte que soient mieux partagées cette intelligence du monde et de soi et cette capacité d'agir que la maîtrise de l'écrit confère.

Pour revenir à la Convention évoquée plus haut, le compte-rendu précise que les participants en sont restés au stade des constats. Néanmoins, l'échec d'une presse s'évertuant à rivaliser avec les chaînes de radio et de télévision en se situant sur leur terrain (presse vite lue, se limitant à informer par "effet d'annonce", qu'en France, on semble maintenant vouloir instaurer !) ne semble pas les avoir convaincus de jouer le jeu de la complémentarité en se fondant sur la spécificité de l'écrit. Le nombre de lecteurs potentiels y est évidemment pour beaucoup. Certains ont donc souhaité réaliser des journaux plus "distrayants". Sans doute faut-il attribuer à ce terme tout son sens pascalien... et voir dans cette gageure la confirmation qu'à défaut de jouer le rôle que nous avons rappelé, l'écrit peut toujours servir d'anesthésique. Il est vrai que les Etats-Unis ont inventé les "conseillers en communication" dont la philosophie a été, dès 1934, résumée ainsi par l'un d'entre eux à l'intention des candidats à une élection : "*L'Américain moyen ne souhaite pas être éduqué. Il ne veut pas travailler à être un bon citoyen. Il veut qu'on le divertisse. Il aime les films, les mystères, les feux d'artifice et les parades. Si vous ne pouvez pas vous battre, organisez un spectacle*".<sup>5</sup> Peut-être les congressistes songeaient-ils à ce qu'avaient de "distrayant" les "tabloïds" composant cette "presse d'égout" particulièrement florissante en Grande-Bretagne et dont un des chefs de rédaction justifiait dernièrement l'existence en disant qu'ils servaient de soupapes à une société insupportable et que sans eux, il y aurait en Angleterre une révolution tous les 5 ans... La presse américaine, mais elle n'est pas la seule, est mal partie !

Michel VIOLET

---

<sup>5</sup> Cité par *Le Monde diplomatique* n°478, janvier 94, p.23